Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 38

Artikel: Le dragon Bougnet
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214967

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'amour au téléphone. — Eh bien ! mademoiselle, ce fiancé va toujours bien ; il est toujours fidèle ?

— Mais, monsieur, c'est bien sûr. Il est en vacances, en ce moment.

— Alors la correspondance ne chôme guère, je suppose.

— Oh ! nous ne nous écrivons pas. Nous nous téléphonons. Ça vaut mieux ; c'est plus rapide. Et puis... on se sent. — X.

Le Dragon Bougnet. — Tous les bons interprètes connus et aimés jouent dans le « Dragon Bougnet », la nouvelle comédie inédite en 3 actes de M. Marius Chamot, qui sera donnée par « La Muse » au Grand Théâtre de Lausanne, mercredi 24 et vendredi 26 septembre, à 8 h. 15.

M. Jules Mandrin incarnera Adolphe Bougnet dit Dodo, charron et capitaine de pompiers ; l'huissier-chef du Conseil d'Etat, Hippolyte Beugnet, sera personnifié par M. Louis Desoche; l'auteur, M. Marius Chamot, sera dans son élément en hôtelier-cuisinier tessinois Mario Barbitte. Sa femme Catharina, ce sera Mme Cécile Johannot, et sa fille Angélica, Mme C. Reber. M. Alfred Curchod fera le dragon Lucien Bougnet et M. Almandy sera le brave confédéré Johann Schmütsgebel, pharmacien. Quant à M. Jules Corbaz, son rôle lui va comme un gant, le sommeiller tessinois Giuseppe, terriblement bègue.

La ravissante opérette alpestre « La Rose du Chalet », — avec une exquise musique de M. Gustave *Waldner*, — sera interprétée par Mme Cécile *Johannot*, l'auteur M. Marius Chamot et M. R. Almandy.

La location est ouverte au Théâtre, samedi 20 septembre pour MM. les actionnaires et dès mardi pour le public.

---

6. *Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS*

DU JORAT AU ST-THÉODULE

PAR

O. BADEL

La race des vieux Suisses n'est pas encore éteinte et les Vaudois, que certains fanatiques de l'abstinence disent brûlés par l'alcool, ont encore en réserve une bonne provision de résistance. Le club vient d'en montrer la preuve malgré son peu d'entraînement.

Le temps commence à se gâter ; des nuages de mauvais augure marquent subitement les cimes et encapuchonnent le Cervin. La cabane est bondée de touristes ; il nous faut faire encore deux heures de marche, à travers le glacier supérieur, pour aller nous réfugier à la Cabane du Col.

On nous fait une piètre description de la propreté qui y règne. Le capitaine et le charpentier, effrayés à l'avance par la voracité de certaines bestioles trouvées l'an dernier au St-Bernard, commencent à se répandre en lamentations et aiguisent leurs piolets sur les rochers. Ils s'en serviront, disent-ils, comme armes défensives en utilisant tantôt la pointe, tantôt le tranchant, selon la nature et le nombre de leurs ennemis : puces, punaises ou cafards.

Pendant ce temps, l'appareilleur et le régent, moins susceptibles ou déjà immunisés contre le venin des terribles bêtes, mettent en batterie la cuisine, cachés derrière un rocher. Une mare d'eau plus ou moins pure est découverte dans le voisinage ; à défaut, la neige n'était pas loin. Un café délicieux remet tout le monde dispos, mais nos ménagères auraient un peu fait la grimace en voyant cette manipulation.

Des corneilles curieuses viennent voleter autour de nous. Elles s'étonnent un peu de cette popote insolite à plus de 3000 mètres. Elles s'en vont en caquetant, indignées de tant d'audace, et en nous lâchant dessus certaines marques bien visibles de leur mépris. Ce sont les seuls animaux qui habitent ces solitudes, et depuis longtemps on ne voit plus trace de végétation.

Nos guides s'impatientent, car le temps se gâte tout à fait. Un vent effroyable se met à souffler, chassant du grésil qui nous entre comme des aiguilles dans la figure. Gare dans un instant, il ne va pas faire beau ! Les sacs sont bouclés en hâte et la marche est reprise sans plus tarder.

Ici nous atteignons le glacier. Nous allons quitter la terre ferme, le plancher des vaches, comme disent les marins, pour traverser une mer qui a aussi, comme l'autre, ses abîmes et ses tempêtes. Pour être solides, la neige et la glace n'en sont pas moins de l'eau. Rien n'est plus perfide que l'onde et les ponts fragiles qui recouvrent les crevasses cèdent parfois sous les pas.

Pourtant nos guides ne jugent pas nécessaire d'encorder la caravane ; le temps est encore suffisamment clair, la piste bien marquée évite les endroits dangereux et cette opération nous prendra trop de temps. Nous voici donc à la file emboîtant le pas, comme des automates, dans ceux de son voisin précédent. Tout à coup le chef de file s'arrête pour nous crier de prendre garde. La neige vient de s'enfoncer subitement devant lui, sous le choc de son piolet, avec lequel il sonde profondément.

Nous voici enjambant, les uns après les autres, une crevasse bleuâtre, assez profonde, pour repartir ensuite du même pas.

Pendant deux heures environ, notre caravane déambule sur le plateau glacé. Elle finit par se couper en deux tronçons assez éloignés l'un de l'autre.

Le vent souffle cette fois en tempête, soulevant une fine poussière de neige et de glace qui nous transperce. Nous sommes renversés, à chaque instant, par la violence du vent ; quelquefois il faut se retourner et s'accroupir pour reprendre un peu de souffle. C'est un ouragan effroyable qui descend des hautes cimes et balaye avec rage la surface du glacier.

Avec beaucoup de peine, nous nous rapprochons du col, marqué par des roches noirâtres, sur lesquelles se dresse une hutte en pierres. Il n'y a plus que quelques minutes de marche pour l'atteindre, mais il semble que la maudite cabane recule et s'élève dans les nues à mesure que nous avançons.

Subitement le guide du premier groupe profère, dans son dialecte, une kyrielle d'imprécations qui font retourner épouvantés l'appareilleur et le régent qui le suivent. Nous voyons au loin l'un des nôtres qui s'en va, seul, à travers le glacier, abandonnant la colonne et battant en retraite. Et la nuit s'approche, amenant avec elle mille dangers. A cette vue, l'émotion nous étreint, nous ne pouvons plus faire un pas.

Le brave guide lance son sac sur la neige, nous fait signe d'aller en avant, puis part à la poursuite du fuyard.

C'était le chapeau du paysan, enlevé par la violence de la tempête, qui était la cause de cette alerte. Le capitaine, aussi courageux qu'imprudent, s'était lancé à sa poursuite, mais le diabolique chapeau, tournoyant follement sur le glacier, l'entraînait au loin dans les séracs et les précipices.

Le pauvre couvre-chef est abandonné à son sort. Plus tard, on le retrouvera agrippé à quelque roc, ou pris dans la glace, on pensera à une catastrophe survenue dans ces parages.

Le refuge du col.

La dernière montée est un vrai Calvaire. Il faut gravir une côte rapide en s'accrochant aux aspérités du roc. Le vent nous culbute dans des trous où nous enfonçons jusqu'à mi-corps. La nuit est là et la neige tombe maintenant comme chez nous au milieu de l'hiver.

Enfin voici le but : c'est le moment, car nous sommes rendus. Est-ce le vent, le mal de montagne, la fatigue ? Un peu tout, en somme.

Nous entrevoyons vaguement à travers la rafale un mur dans lequel s'ouvre une petite porte.

Nous nous y précipitons avec rage, aveuglés par la neige, et allons tomber dans une cuisine enfumée.

Sans crier gare, nos sacs et nos manteaux chargés de neige volent sur un lit placé dans un coin. Trois braves femmes s'empressent autour de nous et nous conduisent dans un local plus confortable.

Le paysan nous a déjà devancés. Privé de son chapeau, il vient d'arborer un superbe bonnet de laine, prêté par un guide, qui lui donne l'air d'un trappeur de Fenimore Cooper.

Trois touristes de Milan sont là. Venus par Breuil, sur le versant italien, ils veulent tenter, comme nous, l'ascension du Breithorn, si le temps est favorable ; mais, hélas ! la tempête est au paroxysme de sa rage et n'a pas l'air de vouloir cesser.

Bien au chaud, assis en rond autour d'un poêle dans lequel nous fourrons, sans discontinuer, d'immenses bûches de mélèze, nous nous remettons un peu de nos aventures.

Les guides passent la soirée en compagnie des braves gens qui habitent ce refuge durant deux ou trois mois de l'année. Il faut avoir une forte dose de courage et d'endurance pour vivre à une altitude de 3400 mètres environ, loin de toute communication, où il faut apporter tous les approvisionnements, y compris le bois, sur son dos, depuis le Val Tournanche, à cinq ou si lieues de là.

Un café au doux arôme, mais d'un prix salé, réconforte tout le monde. Une jeune femme, la tête encapuchonnée d'un mouchoir, comme nos voisines de Fribourg, nous sert de son mieux. Le tarif des consommations est exorbitant à cette altitude, quoique fort compréhensible. En outre, un avis, placardé sur la porte du local, interdit d'utiliser les provisions des sacs. Il faut en passer par là ou se serrer la martingale de trois ou quatre crans, comme le fait stoïquement le charpentier pour ne pas sentir, dit-il, « les rates dans le ventre ».

Il s'agit maintenant de savoir où nous allons passer la nuit. Nous sommes dans un refuge privé, n'ayant rien de commun avec les cabanes du C.A.S., dans lesquelles les touristes peuvent utiliser gratuitement, ou à peu près, des couvertures de laine et des pantoufles fourrées.

Au Palace-Hôtel du St-Théodule — sans lift, ni chauffage central — le lit coûte fr. 5, sans compter le service, le bois et le reste. C'est à prendre ou à laisser. On ne retient personne ; ceux qui ne sont pas contents peuvent aller coucher à la belle étoile. Par le temps qu'il fait, c'est une perspective qui n'a rien d'agréable.

Le régent commence à faire un tableau si lamentable de l'état de la caisse ; il dépeint notre purée sociale avec de tels accents qu'il attendrit le cœur de notre hôtesse. Elle nous propose d'utiliser un lit pour deux personnes, ce qui diminue de moitié le coût. Le paysan, de son côté, faisant valoir son indisposition, obtient la faveur insigne d'utiliser un lit de camp, près du feu, dans la pièce même où nous sommes rassemblés.

C'est, paraît-il, le seul qui lui inspire une confiance absolue, car il va passer la nuit à côté d'un bouteiller garni de flacons aux étiquettes les plus alléchantes et d'un buffet, mal fermé, servant de coffre-fort aux tenanciers de la cabane. Cette marque de confiance a fait plaisir à chacun de nous.

Une fois couché, il a encore le privilège de voir deux jeunes filles venir préparer la table pour le déjeuner du lendemain matin, border ensuite son lit avec une tendre sollicitude et caler son matelas avec des bûches de mélèze, car il court les risques de rouler par terre chaque fois qu'il fait un mouvement. Le gredin, quelle veine il se paye !

Le capitaine sera, le lendemain, d'une jalousie noire en constatant que ses moustaches n'ont eu aucun succès.

Le reste du club s'en va occuper une petite cellule, calfeutrée avec soin, absolument remplie par deux immenses lits. La porte est perforée d'une infinité de trous pour la circulation de l'air.

(*A suivre*)

Royal Biograph. — Celui qui n'a pas vu miss Knid Bennett — quel vilain nom pour une aussi jolie femme — faire le coup de poing contre un adversaire du sexe fort n'a rien vu. Cette petite femme énergique se bat d'une façon admirable et très scientifique dans la « Petite vendeuse de journaux ». Le second grand film « Une situation de tout repos » est également un chef-d'œuvre cinématographique. Outre ces deux films remarquables, mentionnons encore que le Royal Biograph possède l'exclusivité pour Lausanne d'un film pris, il y a quelques jours, lors des « Grandes manifestations italiennes, à Lausanne », sujet bien fait pour intéresser nombre de personnes qui tiendront à se revoir sur l'écran. A chaque représentation, le Gaumont-Journal qui représente de nombreuses actualités mondiales et dont le Royal Biograph possède également l'exclusivité pour Lausanne. A citer encore une nature merveilleuse « Ascension dans les Hautes-Alpes », qui intéressera chacun et spécialement les amateurs de la montagne. Dimanche 21 courant, jour du Jeûne Fédéral, pas de spectacles. Tous les jours, en semaine, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. ½. C'est un fait certain que, sans avoir besoin de courir, chacun voudra assister à ce programme qui se recommande de lui-même et qui a le grand avantage de ne présenter que des films absolument inédits et de tout premier ordre pour Lausanne.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.